

L'instance lacanienne
Intervention à la journée des cartels du 23 mars 2024
Cartel « Lecture de la Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »
Florian Conil

Je suis reparti de manière un peu basique de la question concernant le sujet dans la psychose et le sujet dans le langage, à partir de ce commentaire d'Erik Porge de la dernière fois, que la « question préliminaire », ce serait déjà de dire que la psychose pose la question du sujet et pas celle du père.

Dans *Les formations de l'inconscient*, Lacan désigne le Nom du Père comme le « support de l'ordre instauré par la chaîne signifiante » (Seuil, p. 480).

Ceci restant dans le cadre du fait que l'Autre, bien que garant de la loi et du pacte symbolique, ne peut pas fonder lui-même sa propre garantie – du fait qu'il n'y a pas de signifiant qui viendrait se signifier lui-même.

Cette marque du manque dans l'Autre, c'est le Nom du Père, c'est sa métaphore qui donne sens de ce manque, sans le recouvrir. Lacan dira plus tard que c'est le zéro, comme l'a rappelé Erik Porge dans son dernier séminaire.

L'Autre n'est donc pas seulement le lieu du code et du langage, Lacan le montre dans *Les formations de l'inconscient* à partir de l'exemple du trait d'esprit qui, dit-il, « supplée à l'échec de la communication du désir par la voie du signifiant » (p. 150) : c'est à dire que là, dit Lacan, « l'Autre entérine un message comme achoppé, échoué, et dans cet achoppement même reconnaît la dimension « au-delà » dans laquelle se situe le vrai désir, c'est à dire ce qui, en raison du signifiant, n'arrive pas à être signifié ».

Et Lacan ajoute que là, l'Autre (mais il faudrait ajouter : l'Autre quand il possède la fonction d'un Nom-du-Père non forclos), n'est pas que le siège du code : « il intervient, dit Lacan, comme sujet, entérinant un message dans le code et le compliquant. C'est à dire qu'il est déjà au niveau de celui qui constitue la loi comme telle, puisqu'il est capable d'y ajouter ce trait, ce message, comme supplémentaire, c'est à dire comme désignant lui-même l'au-delà du message ».

Donc quand on dit que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre, ça y inclut le Nom du Père en tant que signifiant du manque dans l'Autre.

Et ce qui est forclos pour le psychotique ce n'est pas le désir. Pour lui seulement, l'Autre lui parle directement, puisqu'il ne l'a pas métaphorisé. Ce n'est pas la structure du désir qu'il n'a pas, c'est la structure de la signification du désir.

Et la signification du délire permet tout à la fois de se subjectiver dans l'imaginaire d'un côté, de faire parler le petit autre qui est moi, et de l'autre, de laisser parler un grand Autre (malgré l'envahissement par sa jouissance), qui lui parle, dit Lacan « d'une façon homogène à la première et primitive parole qui est celle de la demande », et il ajoute : « C'est pourquoi tout se sonorise, et que le *ça parle* qui est dans l'inconscient pour le sujet névrotique, est au-dehors pour le sujet psychotique. Que ça parle, et que ça parle tout haut de la façon la plus naturelle, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Si l'Autre est le lieu de la parole, c'est là que ça parle, et que ça retentit de tous côtés » (*Les formations de l'inconscient*, p. 480).

Simplement, en contexte névrotique la parole provient de la structure du désir, de la chaîne signifiante qui est là dans l'air du contexte, du contexte de ma voisine qui descend l'escalier par

exemple (à qui je dis « ah vous revenez de chez Monoprix », et j'ai l'impression de passer pour un idiot). Alors que devant l'amant de sa voisine, la psychotique qui vient de chez le charcutier n'a pas accès au refoulement d'elle-même comme truie. Elle n'a pas accès à l'impossible nomination de son désir, qui se nomme tout seul comme de l'extérieur, dans une allusion.

De la même manière, dans « je te mange / chou, tu te pâmes / rat », il y a la limite du mot d'amour qui manque et qui doit rencontrer le réel du sexe qui est toujours en hiatus par rapport à ça. Dans le tiret de la réplique on entend ce qui échoue et dans cet échec se signifie le hiatus même entre langage et corps.

Ce n'est pas du même ordre que le tiret entre « je viens de chez le charcutier » et « truie », qui se distribuent en restant dans le langage, sans un « je » qui choit dans le sexe ou plutôt sans sexe qui vienne faire choir cette identification entre « je suis » et « tu es » : il y a une articulation grammaticale du « je », et une insulte. Le tout évoque aussi le découpage et la mangeaille, le fait de se bouffer, et même l'injure, qu'il peut aussi y avoir dans l'amour : là c'est elle qu'on va découper en rondelles – mais sans que quelque chose du corps en hiatus du langage, vienne subjectiver, vienne donner une signification d'amour : « truie » vient fixer le « je » de l'extérieur, de manière persécutante.

Il y a incarnation puisqu'elle ou le voisin a dit « truie ». Sauf que là elle ne se retrouve pas dans le train avec une incarnation de son refoulement (qui fait que Freud oublie Signorelli devant son interlocuteur dans le train), là c'est l'incarnation hallucinée d'une forclusion.

Finalement, le voisin du train ou l'hallucination verbale sont deux modes de retour dans le réel, de réponse du réel.

Pour revenir à l'incorporation du signifiant : dans le « Petit discours aux psychiatres », Lacan appelle à considérer les psychotiques (« les fous » dit-il) « comme point d'interrogation au niveau de ce qu'il en est d'un certain rapport du sujet, de ce qui situe le sujet par rapport à ce quelque chose que nous qualifions d'objet étranger, parasitique, qui est la voix essentiellement. En tant que voix, elle n'a ici de sens que d'être support du signifiant ».

Et dans une intervention au colloque « La voix » de l'association Encore, en mai 2014 (intervention transcrite par des membres de L'instance lacanienne et disponible dans le petit recueil de transcriptions d'interventions diverses d'Erik Porge entre 2013 et 2022), Erik Porge parle de la voix comme résonnant dans le vide de l'Autre, c'est à dire pas de l'ordre du surmoi mais de l'ordre du vide de l'Autre où le père peut se faire entendre : c'est à dire à partir d'un vide, peut-être on pourrait dire d'un silence, un vide qui est aussi le vide du sujet en tant que tel, c'est à dire que la question du Nom du père doit être posée du point de vue du sujet, et pas du point de vue du père en tant que personne – c'est ce que Lacan critique dans le titre de la thèse de Laplanche, *Hölderlin et la question du père*. Puis Erik Porge fait référence au texte où Lacan dit qu'il faut incorporer la voix. Donc c'est la question de l'incorporation du signifiant, en quelque sorte, dans l'identification freudienne au père, qui passerait par le circuit pulsionnel de la voix.

Donc la forclusion c'est une absence d'incorporation, de l'incorporation du signifiant de la loi, de la loi de la parole (l'incorporation du signifiant de la loi de la parole), c'est-à-dire de quelque chose qui ne se garantit que d'une voix et dont la voix fait résonner l'absence de voix, c'est-à-dire le vide dans l'Autre – ceci faisant Nom-du-Père.

* * *

Je finis sur une petite notation concernant le trou de $P0/Phi0$, la forclusion, qui n'est pas quelque chose qui aspire mais plutôt un pousse-au-vide : ça se voit bien dans le passage du schéma R au schéma I.

C'est page 572 de la « Question préliminaire » : quand il décrit le schéma I Lacan parle d'asymptote, qui est la partie d'une courbe qui ne rejoint jamais l'axe des abscisses ou celui des ordonnées d'un repère orthonormé (ou qui le rejoint à l'infini).

Or les principales courbes qui possèdent des asymptotes, c'est la parabole ($y = x$ au carré) est la fonction de l'hyperbole : $f(x) = 1/x$, ce qui est aussi le mathème de la métaphore (le passage de la barre).

On a là un bon exemple du matérialisme langagier et mathématique de Lacan : le langage est un réseau fait de métonymie (abscisse) et de métaphore (ordonnées), et la métaphore c'est $1/x$, la substitution de signifiants, et $1/x$ c'est la courbe de l'hyperbole.

C'est d'ailleurs comme si c'était la psychose qui révélait le caractère hyperbolique de toute métaphore, qui ne rejoint jamais que temporairement la création d'un sens, c'est-à-dire que le bord réel du signifiant demeure toujours.

Donc quand la métaphore ne se fait plus parce que le réel se fait poussant, du fait d'un manque de signifiant, il y a césure, disjonction, au point 0, de l'axe vertical des ordonnées (axe vertical de la métaphore, axe qui « ordonne », aussi dans le sens d'ordonner, de compter dans l'ordinal) : l'axe des abscisses demeure tel quel (c'est l'axe m-M où a et a' sont confondus au point 0) et chaque partie de l'axe des ordonnées glisse ou plutôt déplace sa moitié d'axe (positive / négative) – axe qui devient donc un axe « désordonné » : coupé en deux à partir de son point 0 et dont les deux moitiés ont glissé – la moitié du haut dans le sens positif et celle du bas dans le sens négatif, sur l'axe horizontal des abscisses, là où normalement a et a' sont confondus et forment le 0 du repère orthonormé (peut-être le point 0 à partir duquel on peut compter).

Ainsi, sur le Schéma I, il n'y a pas ni Père ni Phallus, puisqu'il y a $P0$ et $Phi0$: ce sont au contraire ces trous qui poussent la courbe, qui exercent une pression centripète, permettant que les deux axes se conservent en tant que repère : dans l'imaginaire normalement tout est aplati, il n'y a plus que de l'image, plus qu'un seul axe. Il faut bien que les axes demeurent écartés pour montrer la place du R. Sinon le R ferait retour dans le réel mais dans une continuité des axes imaginaire – réel : réel et imaginaire seraient confondus, le R ne serait pas distinct de I et de S.

Mais le psychotique il a affaire au discours, il a affaire à son délire, à Dieu, à la question du père... Mettre le schéma en pseudo carré c'est une façon de dire comment le psychotique dit, hallucine, par rapport au discours ambiant qui l'appelle. Sinon il serait complètement dans l'imaginaire : puisqu'il y a forclusion du Nom du Père tout serait raplati dans l'imaginaire.

Complément à l'intervention après qu'un participant soit venu me dire qu'en mathématique, lorsqu'on parle de limites tendant vers le zéro, il y a une distinction qui est faite selon que cette limite y arrive par l'axe des négatifs ou par l'axe des positifs de l'abscisse : dans le premier cas la limite en arrive à un « zéro moins » $0 -$, dans le second à un « zéro plus », $0 +$. Ces deux zéros étant distincts et distingués. Une piste à creuser sur la signification possible d'un zéro scindé.

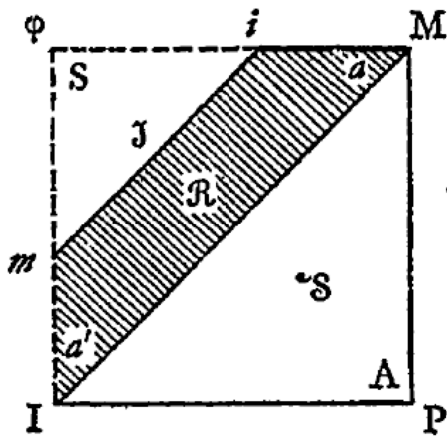
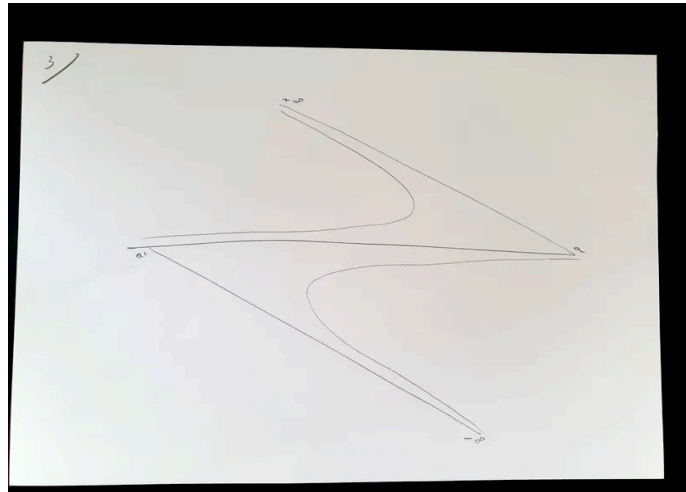
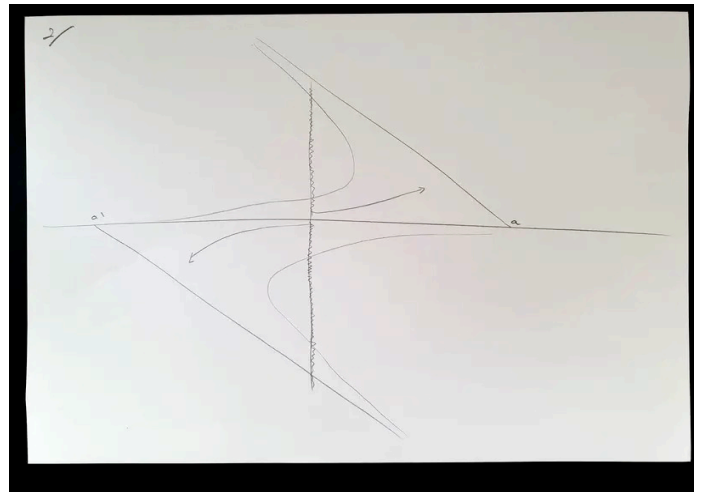
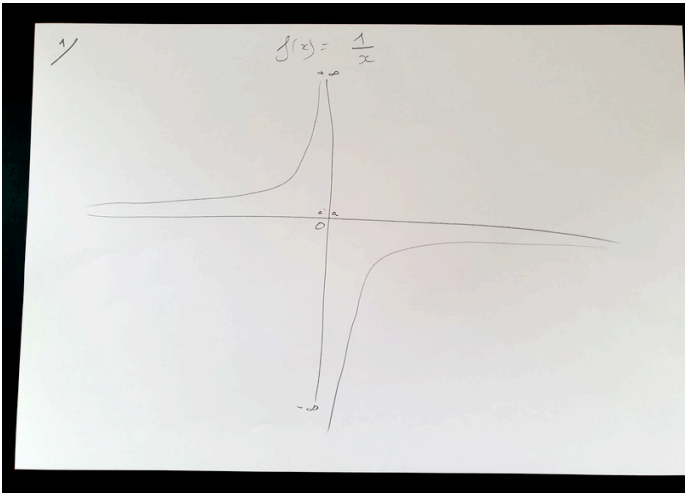


SCHÉMA R :

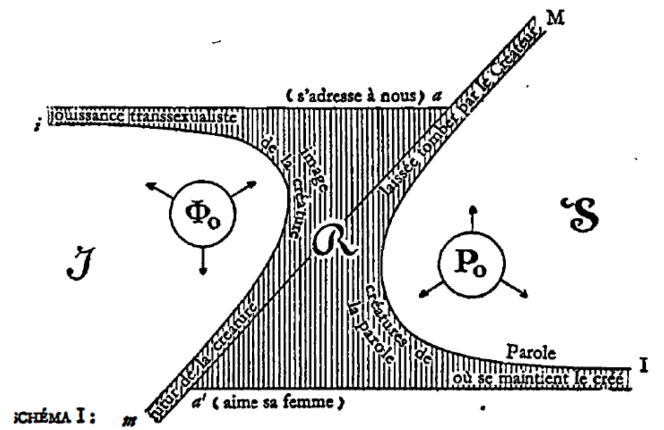


SCHÉMA I :